

# Richard Mill proteste

L'art est affaire d'élite, soit, mais cette élite a une noblesse acquise, qui ne se réclame aucun droit. D'ailleurs, le mot élite n'est pas tout à fait juste: il implique un jugement qualitatif que je ne réclame pas. Il serait plus juste de dire que l'art est affaire d'un groupe qui se rassemble autour d'un langage.

(Au même titre que les fervents du rallye automobile par exemple.)

Dans un article paru dans Le Soleil du trois novembre dernier, monsieur Claude Daigneault, critique d'art attiré, faisait allusion à cette affaire d'élite pour justifier son incompréhension de mes tableaux, dans la "critique" (je mets ce mot entre guillemets) qu'il a fait de mon exposition à la galerie Jolliet.

Il est clair, et je pense que ce soit admis par tout le monde, que l'évolution de la peinture depuis le début du siècle, a amené cet art à un très haut degré de raffinement (là encore, je ne donne pas de sens qualitatif à ce mot) qui le rend obscur à celui qui n'est pas initié. C'est là la marque de toute pensée évoluée.

Seulement, le groupe des initiés est peut être moins restreint que monsieur Daigneault veuille le croire. Et il n'est pas si fermé. La plupart des artistes, en plus de faire des expositions, publient des articles où ils exposent leurs idées. Des critiques publient des interviews. Il y a plusieurs revues spécialisées. Il serait illogique de freiner l'évolution de la pensée au nom d'une "démocratisation".

De là le rôle du critique, surtout dans un journal quotidien, qui est d'être l'intermédiaire entre l'artiste et le public, et c'est là que l'article de monsieur Daigneault fait défaut.

Pour masquer son manque d'information sur l'art contemporain, il s'en prend à ses cibles habituelles: l'école des arts visuels, la galerie Jolliet et l'"art moderne", dont je suis représentant (cette semaine), et érige cette incompréhension en système: je ne comprends pas, donc c'est mauvais. Et il pointe tout et chacun plutôt que de dégager les points d'intérêt de l'exposition.

Pour justifier ces affirmations, je ne reprendrai que quelques interprétations erronées de sa critique, et je passerai sous

silence son accusation mesquine d'illusion de grandeur

Tout d'abord, mes tableaux n'ont rien, ou si peu à voir avec le plasticisme. Evidemment il y a les arrêtes vives et les aplats, mais ce sont les attributs de plusieurs écoles de pensée, tellement qu'ils sont devenus vocabulaire courant. Le plasticisme emploie la couleur vive, presque toujours pure, pour utiliser au maximum ses effets chromatiques et visuels. Mes tableaux n'ont pas de couleur... On dirait que monsieur Daigneault n'a jamais regardé plus loin que Montréal; il aurait vu des préoccupations plus près de peintres américains.

D'autre part, monsieur Daigneault n'attribue pas à mes tableaux de valeur signifiante. Peut-être son attitude visiblement agressive ne lui a pas permis d'en voir, car contrairement à son dire, le noir et l'espace de mes tableaux permettent justement une "contemplation": le noir n'est-il pas l'élément méditatif par excellence de tout l'art Japonais? (bien qu'il ne soit pas employé de la même façon)

Et il est évident que le contenu signifiant d'un tableau n'est pas directement proportionnel à la quantité d'événements survenant à sa surface. Il est triste de devoir se défendre contre des accusations de rachatisme venant de quelqu'un qui avoue être dépassé.

Bien entendu, la lecture détaillée de tous les éléments constituant d'un tableau ne peut intéresser

tout le monde. C'est pourquoi, j'ai voulu par le titre de mon exposition, "au niveau de l'évidence", indiquer une autre forme de lecture possible, accessible à beaucoup plus de gens: la forme proposée et l'impact immédiat des tableaux, leur présence est assez forte pour procurer la jouissance. Du simple fait de la cohérence et de l'harmonie des surfaces, de la modulation imposée au plan par le cadre souligné.

Il serait bon ici, de souligner à monsieur Daigneault que plusieurs gens peuvent goûter cet art qui n'a rien de froid, et qu'il est malhonnête de le dénigrer en attaquant comme il le fait ses spectateurs: le snobisme porte sur tout autre chose.

En terminant, je me tape un peu les cuisses en informant monsieur Daigneault qu'il risque en effet de passer, dans ce milieu élitique, pour béotien.

**Richard Mill, peintre**

J'avais espéré que le court article de samedi dernier réveille du monde. Je n'avais pas cependant compté sur une longue lettre de Richard Mill dont le contenu et la forme viennent renforcer mes affirmations. Je l'en remercie. Je laisse maintenant la parole aux "autres".

**Claude Daigneault**

## Les bandeaux de Mill à la Galerie Jolliet

# Deux expositions

vues par Claude Daigneault

Lorsque Michel Giroux ouvrit une première galerie à Québec, dans une minuscule pièce au rez-de-chaussée de la maison Jolliet, on était porté à croire que ce serait le refuge de la croute ou de plusieurs peintres mineurs qui ne trouvaient pas de locaux pour faire connaître leurs oeuvres. Ça tenait beaucoup plus de la boutique genre centre commercial que de la galerie d'art.

que de jeunes artistes du Saguenay - Lac - Saint - Jean, pour ne mentionner qu'eux.

Lorsqu'il emménagea dans la maison Fornel appartenant au ministère des Affaires culturelles, Michel Giroux donna une nouvelle orientation à sa galerie. La réputation des exposants était souvent plus étendue, allant de pair avec leur qualité.

Ce fut l'époque où il croyait à la nécessité d'exposer des toiles de Lorraine Bellerose, Fernand Auger, René Gagnon, ainsi

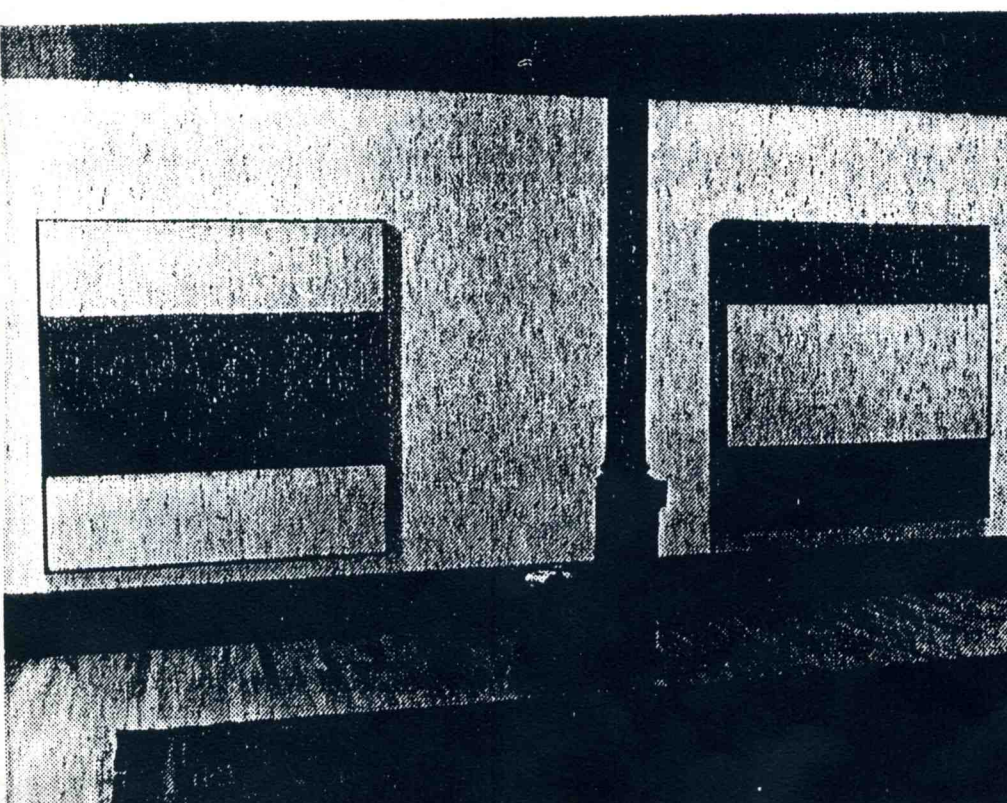
Petit à petit, la galerie Jolliet s'est orientée vers un rôle maintenant bien défini: celui de faire voir l'art moderne tel qu'on le

conçoit à Montréal et dans des milieux fermés comme celui de l'enseignement à l'École des Arts visuels. Après des démêlés avec certains de ses exposants qui ont juré de ne plus jamais confier leurs oeuvres à la galerie et d'autre part avec le ministère des Affaires culturelles Michel Giroux occupe depuis plus de deux ans un autre local, toujours à Place Royale, où il continue bon an mal an de présenter des oeuvres de grandes dimensions, en général créées par les derniers représentants de l'école des plasticiens.

L'exposition de Richard Mill qui s'y tient jusqu'au 10 novembre illustre bien cette ligne de conduite. Six ou sept grandes toiles où le noir et le beige se disputent l'espace de façon harmonieuse. A l'angle aigu que pourrait former la rencontre des deux couleurs Mill a parfois préféré l'ovale. Selon la théorie plasticienne adaptée par Molinari, à partir de l'idée première de Toupin, Belzile et Jérôme, la surface peinte seule sert à communiquer un message sans romantisme.

La technique déjà extrêmement restreinte, propre aux tenants de cette école, ne prédispose pas facilement l'esprit à la contemplation. Dans le cas de Mill, cela devient encore plus difficile. On pourrait épiloguer longtemps sur ses oeuvres et ne faire toujours que de grandes phrases creuses teintées d'intellectualisme. Personnellement, en tant qu'individu-spectateur convié à voir quelque chose, j'avoue n'avoir vu que ce qu'il y a là: de grandes toiles presque entièrement noires où une ligne beige est placée au sommet ou au bas, ou d'autres grandes toiles où le beige et le noir se disputent la suprématie dans une forme inspirée du H.

Il existe un public pour l'art des calendriers et il en existe un pour les grandes toiles des plasticiens. Le premier a l'avantage de ne pas s'illusionner au point de n'avoir affaire qu'à des génies



Richard Mill en beige et noir.

Le Soleil, Pierre Martineau

# La critique du critique

Monsieur Daigneault,

Je n'avais, jusqu'à présent, jamais pris la peine de protester; je trouvais seulement dommage le fait que certains des lecteurs du Soleil risquaient d'être influencés par quelqu'un de si gravement incompetent.

A des remarques que je vous fis déjà, vous me dites que Le Soleil étant un journal populaire vous deviez d'être au niveau de vos lecteurs: c'est là témoigner bien peu de respect à ceux qui encore vous lisent ou voilà un merveilleux prétexte pour masquer votre indigence. De toute façon, dans un article paru dans Le Soleil, le trois novembre dernier, vous dépassez toutes les bornes: et de la bienséance et de l'incompétence.

Vous dépensez tant d'énergie pour rédiger vos articles contre un art qui vous dépasse, et avec tant d'animosité, qu'il vous en reste bien peu finalement pour leur donner un contenu sensé. Même les oeuvres de Sindon Gécin (que je respecte beaucoup comme artiste au point de posséder personnellement sept de ses oeuvres) malgré vous, vous les défendez bien mal et votre article sur sa dernière exposition est farci de sottises: "approfondir une technique (le dessin à la plume) qui à l'époque apparaissait comme le summum de l'art naïf", "les années ont passé mais Sindon Gécin n'a pas modifié sa démarche", "de courtes phrases écrites avec soin qui reflètent l'esprit du professeur", "certains dessins sont imprégnés d'un mysticisme tranquille", etc...

Quant à mon rôle de directeur de galerie — puisque vous faites dans votre dernier article une esquisse bizarre de ma biographie — je le comprends de mieux en mieux mais je ne crois nullement que mon rôle, comme vous le dites, est "de faire voir

l'art moderne tel qu'on le conçoit à Montréal et dans des milieux fermés". J'expose des oeuvres que j'aime et je représente des artistes en qui je crois, peu m'importe d'où elles proviennent et d'où ils sont. Ce serait avoir une vision bien petite que de voir le monde de l'art confiné à Montréal où dans des milieux fermés comme vous vous plaisez à le mentionner. Et une vision plus petite encore que de le limiter à votre horizon quand votre perception des oeuvres d'art ne semble pas dépasser l'iconographie.

De plus, pour vous avoir beaucoup lu, les raisons sur lesquelles votre jugement s'appuie généralement n'en sont pas et les explications que vous donnez à vos lecteurs sont à l'exacte mesure de votre ignorance. Ils sont bien mal servis en effet, si on leur suggère "qu'une

technique restreinte ne prédispose pas facilement l'esprit à la contemplation", comme si la technique faisait l'art, comme si l'art devait être facile, et comme si, pour favoriser la contemplation, on devait se retrouver devant un cirque d'acrobates peintes.

Et je termine par cette phrase de Rilke: "Les oeuvres d'art sont d'une infinie solitude; rien n'est pire que la critique pour les aborder; l'amour seul peut les saisir, les garder, être juste envers elles."

Michel Giroux, directeur  
Galerie Jolliet, Québec

## Réponse à Michel Giroux

La lettre de Michel Giroux démontre qu'il existe: c'est donc que le ridicule ne tue pas.

Claude DAIGNEAULT.

# De la peinture comme langage

Ceci ne se veut pas une critique des oeuvres de Richard Mill, présentement exposées à la galerie Jolliet, mais plutôt une courte réflexion sur les propos que ce monsieur a tenus dans le Soleil du 10 novembre dernier. Ces propos constituaient une réponse à la critique de monsieur Claude Daigneault, parue dans le Soleil du 3 novembre.

D'après monsieur Mill, "Il est clair... que l'évolution de la peinture depuis le début du siècle, a amené cet art à un très haut degré de raffinement" (raffinement pris dans son sens non qualitatif.)

Que veut dire le mot raffinement pour monsieur Mill? Serait-ce pour lui synonyme de dépouillement, de pureté, d'ésotérisme? Je le crois. Si l'art est "affaire d'un groupe qui se rassemble autour d'un langage," qu'advient-il du langage?

Qu'est-ce qu'un langage, sinon le procédé par lequel la communication est possible. Et la communication, n'est-ce pas le partage, l'échange d'idées, de sentiments, d'impressions.

La communication est un principe vital pour l'homme comme pour tout être vivant. C'est par la communication que la vie même se transmet. Rien d'étonnant à ce que monsieur Mill ressente le besoin de communiquer, de publier des articles pour exposer ses idées, d'être interviewé afin de communiquer, à qui veut bien l'entendre ou le lire, sa pensée évoluée.

Mais Richard Mill est peintre et la peinture est un langage. Qu'advient-il de son langage?

Il faut bien l'avouer, le langage de monsieur Mill ne communique rien, puisqu'il lui faut s'exprimer par un autre langage, puisqu'il lui faut verbali-

ser pour communiquer. C'est une chose, de compléter sa démarche artistique par des exposés écrits; c'est une autre chose, de consacrer, par l'art, une école dépensée ou des écrits philosophiques. Son exposition "Au niveau de l'évidence" procure, selon lui, de la jouissance aux Initiés (son terme). Mais cette supposée jouissance qu'il communique aux initiés ne serait-elle pas plutôt un certain sentiment de sécurité vis-à-vis une impression de déjà vu, de déjà pensé, de déjà intellectua-

lisé?  
Après tout, peut-être que monsieur Mill communique par son langage. Sa peinture est peut-être valable pour les initiés; vala-

ble par le fait même qu'elle communique des idées vieilles comme le monde avec un langage vieux comme le siècle.

Les idées des Hommes sont souvent vieilles comme le monde; elles sont des rêves les plus profonds. Elles n'ont d'ailleurs que peu d'importance par rapport au langage qui les véhicule. Et malheureusement, un langage vieux comme celui de monsieur Mill risque fort de ne jamais communiquer quoi que ce soit aux pauvres "béotiens" de ce monde.

Pierre Gaudry  
730 rue Désy  
Québec 6  
G1S 2X5  
687-0683